

VOUS AVEZ LE BONJOUR DE ROBERT DESNOS

Desnos, j'ai fait sa connaissance dans la collection Poètes d'aujourd'hui, chez Seghers, le numéro 16, à couverture blanche, et j'ai gardé le vif souvenir de la forte impression que m'avaient faite les trois dernières pages.

A la dernière page, il y avait le fameux dernier poème qu'on pouvait lire naturellement sans considérer ce qui le relie à la vie de son auteur, c'est-à-dire à ce qu'il en reste (*le dernier poème* c'est aussi son titre dans ce petit livre et ce n'est évidemment pas Desnos qui lui a donné ce titre) et on le connaît mieux comme il se doit par son premier vers « j'ai rêvé tellement fort de toi », écrit au crayon sur un bout de papier qu'on a trouvé dans sa poche, à sa mort, si on en croit la légende. Juste avant, sur une double page, il y avait la lettre à Youki dont je ne connais guère d'équivalent : « j'aurais voulu t'offrir 100 000 cigarettes blondes, douze robes des grands couturiers, l'appartement de la rue de Seine, une automobile, la petite maison de la forêt de Compiègne, celle de Belle-Ile et un petit bouquet à quatre sous », ce merveilleux petit bouquet, ajoutant, « en mon absence achète toujours les fleurs ».

Pierre Berger plaçait celui qu'il appelait son camarade dans la lignée de Nerval, Apollinaire et Whitman. Il est difficile de faire mieux. C'est ce Desnos là que j'aimerais évoquer devant vous.

Le film de Marianne Oswald m'a légèrement précédé. L'INA, cette mirobolante institution qu'est l'INA, n'offrait pourtant pas un grand choix. A vrai dire, c'était même le seul film conséquent. Le titre m'a plu ou plutôt son angle d'attaque, ça tombait bien, *Une femme et un homme qui s'aimaient*, six ans après la palme d'or obtenue par Lelouch. Le film lui-même il est difficile de ne pas le trouver inégal, même à l'aune de ce que nous avons déjà vu à la télévision, comme l'éblouissant *Don Juan* de Marcel Bluwal, mais qu'importe, il est là, il témoigne, de Desnos et d'une époque, et à côté de séquences qu'on peut trouver indigentes même quand on aime les zèbres et sait-on jamais la harpe, il y a Youki, il y a quelques belles images comme l'escalier, le marché aux puces ou les dessins de « nu » qui ont échappé au carré blanc. Il y a aussi Paris qui a peut-être moins changé que ne le dit le commentaire du film et qui me rappelle les images du *Ballon rouge*.

Le jour de décembre où je l'ai visionné, la voix de Jean Topart m'a immédiatement frappé. La télévision, ce sont aussi des voix, et ce fut une espèce de madeleine sonore où remontaient les saveurs du TNP, de la Caméra explore le temps et de Rocambole. Quant à nos enfants, ils auraient reconnu la voix de Zeus dans le feuilleton *Ulysse 31*. Vous le savez sûrement, Jean Topart n'a pas fini le mois de décembre. Rarement mieux qu'en ce jour, on peut trouver du sens à l'expression « une voix s'est éteinte ».

Par curiosité, je suis allé voir ce qui accompagnait le film ce 11 mars 1972, un samedi. Le soir, vous pouviez regarder sur la même chaîne, la deuxième, une émission de variétés, *Top à Sacha Distel*. Sur la première chaîne, Eddy Merckx venait de gagner la deuxième étape de Paris-Nice, sous une pluie fine, qui allait de Vierzon à Autun, l'étape, pas la pluie. Enfin les actualités télévisées suivaient de près la convention du parti socialiste, à Suresnes, où les délégués adoptaient leur programme au nom rimbaldien. Changer la vie. Ce qu'elles ne suivaient pas et qui a pourtant, sensiblement changé notre vie, c'est l'invention d'un ingénieur américain qui crée le premier email.

A la question « la littérature est-elle soluble dans la télévision », la réponse apparaît moins simple qu'un mot d'ordre de bon ton dont personne ne disconvient, non, elle ne l'est pas, la littérature est un acte de résistance, elle résiste par définition, ou par essence, comme on veut, elle relève d'un noyau irréductible. Cela dit, le mot « soluble » n'a pas seulement le sens de ce « qui peut se dissoudre ». Il a aussi le sens de ce « qui prend une couleur ou une consistance particulière » et alors, oui, la littérature est soluble dans la télévision comme vous venez de le voir. Et si notre Desnos sort un peu humide et un peu moins âpre de cet aquarium, il n'est pas le moins du monde anéanti.

Pour en finir avec la télévision, je voudrais m'autoriser un tout petit détour par la Sibérie bien que Desnos n'y ait jamais mis les pieds. Vous connaissez peut-être Andrea Zanzotto, le poète italien, eh bien, c'est la première personne que j'ai rencontrée à Irkoutsk. Les rues étaient tout enneigées, des types en chapka vendaient leurs derniers sapins de Noël, il faisait près de moins 20 °, nettement meilleur dans la chambre, et là, à la télévision, j'ai vu Zanzotto parler de son poème le bois de Galatée devant une forêt de sapins noirs.

Les sapins noirs, Desnos les avait sous les yeux au camp de Flöha. Et c'est de là qu'il a adressé à Youki sa dernière lettre, la quatrième, six mois après le petit bouquet. C'était le 7 janvier 1945. Avant de terminer par « A bientôt ! tout mon

amour ! », il lui écrivait : « Pour le reste, je trouve un abri dans la poésie. Elle est réellement le cheval qui court au-dessus des montagnes dont Rrose Sélavy parle dans un de ses poèmes et qui pour moi se justifie mot pour mot ».

Mais reprenons, si vous le voulez bien, les dernières pages de mon petit livre blanc. Vous trouverez *Le veilleur du pont au Change* qui est à mes yeux le plus beau poème de la Résistance et le plus universel car il salue, depuis tous les coins de Paris, les résistants du monde entier et vous trouverez *Sol de Compiègne* où vous entendez le chœur dire (Desnos a précisé *très pressé et comme se chevauchant*) « craie et silex et herbe et craie et silex », jusqu'à ce qu'une « autre voix » dise « Et nous emporterons nos amours/ Nos amours qu'il nous en souvienne ».

En remontant encore un peu le temps, nous trouvons la rue St-Martin. Desnos l'a habitée, il y a passé son enfance. Mais elle n'advient, en poème, et sous la forme de couplet, qu'en 1942, quand son copain André Platard « l'a quittée », façon de dire qu'il a été arrêté. Et ces vers sont d'une simplicité qui le rendent inoubliable.

Et puis, c'est drôle, je me suis souvenu de la passion de Desnos pour la radio. Cette passion, je le parie sans risque, il l'aurait étendue à la télévision. On l'aurait retrouvé à côté de Pierre Dumayet et Pierre Desgraupes, dans cette émission dont le titre correspond à la lettre à la vision des choses qui l'avait animé à la radio, *Lectures pour tous*. Elargir le public, élargir la champ de la poésie, telle était son intention. Il s'est régala à faire ses feuilletons comme Fantômas et, plus surprenant peut-être, ses réclames publicitaires, les apéritifs, la loterie nationale, les chaussures FF. Je ne résiste pas au plaisir de vous la lire : « L'homme moderne a deux pieds : le pied de paix et le pied de guerre. Si votre pied a 5 doigts, le pied anglais a 12 pouces. Mais je sauterai à pieds joints le mur de ces considérations générales pour fouler aux pieds cette légende qui veut que les pieds soient inintelligents ! L'expression bête comme ses pieds est fausse ! Les pieds ont le sens du confort, voire de l'élégance, et c'est pourquoi la grande majorité des pieds exige d'être chaussée avec des chaussures FF ».

Cette histoire de pompes ou de grolles est moins anodine qu'il y paraît. L'INA possède un autre document, consacré à Desnos. Il fait partie d'une série, « dans la mémoire de », et ce jour-là Alejo Carpentier parlait de son copain Robert, ne parlait que de lui. La plus jolie histoire était donc une histoire de chaussures. Il raconte qu'ils cherchaient tous les deux du travail et quand ils devaient se pré-

senter pour obtenir une commande, ils se passaient l'un l'autre la seule paire qu'ils possédaient en commun et ainsi « jusqu'à ce qu'on ait gagné ce qu'il fallait pour porter des paires de chaussures autonomes ».

Carpentier signale aussi au passage l'amitié profonde entre Desnos et Lorca, une amitié qui n'était pas passée par le biais de congrès ou de délégation. Elle éclaire à coup sûr ce poème-cantate *Savez-vous la nouvelle ? Garcia-Lorca va mourir* qui progresse puisque Garcia Lorca y meurt et qui se clôt par un prophétique « Qui est-ce Garcia Lorca ? C'est vous-mêmes »

Bien entendu, j'aime le « bande à part » choisi par Desnos comme bandeau pour *Corps et biens*, publié chez Gallimard, en 1930, après sa rupture avec le groupe surréaliste. *Corps et biens* est un drôle de titre, si on réfléchit ; on y perçoit ce que Breton a nommé le goût du naufrage ; mais on y perçoit en même temps, par la simple affirmation du corps et des biens, le contraire, une espèce de refus de la fascination du néant. Et puis, s'il fait « bande à part », c'est une autre façon de dire et de présager qu'il agit en « franc-tireur » et, je suppose que vous m'avez vu venir, il n'y a qu'un pas du franc-tireur au franc-tireur partisan.

Ce recueil, on y entend qu'il commence à sentir battre le cœur du monde à travers la chair d'une feuille. Et il y publie son *Rose Sélavy*, avec le magnifique « Voyageurs, portez des plumes de paon aux filles de Pampelune », qui suffit à démontrer qu'on est bien au-delà des jeux de mots, et qui déborde d'amour.

Est-ce ce don d'être amoureux qui lui a valu d'Aragon cette critique enthousiaste ? Je vous laisse juge : « C'est cet être nul, ce spécialiste du cafouillage lyrique, ce dindon à mettre à toutes les sauces, [...], c'est ce menteur professionnel qui se permet de s'attaquer à tout ce qu'il y a de pur en ramassant et assaisonnant avec sa bave les plus infâmes ragots et les plus misérables inventions. Il est très fier de l'immonde torche-cul qu'il a publié [...], il se range ainsi définitivement dans la catégorie des mouches à merde ».

La même année, au mois d'août, Desnos se lançait dans un *Voyage en Bourgogne*, à pied avec Foujita et Youki. Ce texte est d'une allégresse sans pareille, même teintée d'une mélancolie légère. Ces trois phrases du premier paragraphe en donnent le ton : « Youki Foujita a découvert cet endroit, à l'aube d'une Saint-Robert passée. Le mois d'avril se terminait. Elle m'en rapporta, comme un trophée, des myosotis et des résédas qui moururent lentement, très lentement dans mon atelier de la rue Blomet ».

Pour finir, je voudrais dire un mot de ce qu'on a coutume de considérer comme des poèmes pour enfants. Ce mot, c'est une façon de revenir au petit bouquet à quatre sous et de vous offrir *le bégonia* :

Le bégogo, le bégonia

Va au papa,

Va au palais,

Boit du tafa, boit du tafia,

Prend le baba, prend le balai.

Aimable bégonia

Délicieux ratafia,

Semons le bégonia.

Point final. Vous avez le bonsoir de Robert Desnos.